



Palestine, leur douleur

Entre road-movie et documentaire, le cri de colère d'une exilée.

LE SEL DE LA MER D'ANNEMARIE JACIR



Au dernier festival de Cannes, lorsque la réalisatrice, les producteurs et les acteurs sont venus présenter *Le Sel de la mer*, tous sont montés sur l'estrade coiffés d'un keffieh palestinien. Car ce road-movie entre les territoires occupés et Israël, ce film tourné sur place, notamment à Ramallah, avec des comédiens très impliqués personnellement, est tout autant le premier long métrage d'une femme de cinéma que le cri de colère, intime et politique, d'une Palestinienne. La sincérité du message, l'urgence que semble éprouver la cinéaste à dire cette histoire, pallient les imperfections du récit.

Quand Soraya, petite-fille de réfugiés palestiniens élevée à New York, découvre la terre de ses ancêtres, c'est un pèlerinage douloureux, magique, décisif. En 1948, l'Etat d'Israël s'est créé au prix de la « nakba », la catastrophe en arabe : le déplacement de centaines de milliers d'Arabes, dont les familles des deux comédiens, Suheir Hammad et Saleh Bakri. Ainsi se confondent-ils avec leurs personnages qui

ont eux aussi reçu la colère en héritage et vont partir à la conquête de cette terre volée, de ces ruines interdites. Et de l'illusion d'une liberté.

A la manière d'un documentaire, les meilleures scènes prennent le temps de montrer des situations qu'on devine réalistes et quotidiennes : l'arrivée de Soraya à l'aéroport, la fouille, les questions, le soupçon, l'humiliation. La séquence dure plus de cinq minutes, elle ouvre le film et donne le ton. De même la visite surréaliste à la banque, où elle veut récupérer les économies de son grand-père : datant d'avant 1948, le compte n'existe plus... et l'argent non plus. A l'inverse, les grandes conversations philosophiques manquent de crédibilité et parfois de justesse. Emad, prisonnier de Ramallah depuis dix-sept ans, dont le seul rêve est de pouvoir partir, et Soraya l'exilée, l'Américaine, pour qui vivre en Palestine semble le seul moyen d'apaiser sa colère, incarnent les deux visages d'une Palestine qui empoigne le cinéma pour mieux plaider sa cause.

JULIETTE BÉNABENT

Franco-palestinien (1h49). Scénario : A. Jacir. Avec Suheir Hammad, Saleh Bakri, Riyad Ideis.



ELLE DÉCOUVRE LA TERRE DE SES ANCÊTRES... QUE LUI VEUT QUITTER À TOUT PRIX (SUHEIR HAMMAD, SALEH BAKRI).

TROIS QUESTIONS À...

Annemarie Jacir



Annemarie Jacir est cinéaste et poétesse. Son pays, la Palestine, est au cœur de son premier film, *Le Sel de la mer*, un road-movie entre profonde détresse et espoir fou.

Comment le tournage s'est-il déroulé ?

Dans des conditions extrêmement éprouvantes. Parce qu'il s'agit d'un film indépendant à petit budget et, surtout, qu'il a été tourné dans plus de quatre-vingts lieux d'une région en guerre. Nous avons filmé en Cisjordanie et en Palestine historique, à Jérusalem puis à Jaffa.

L'équipe était sans cesse harcelée : la plupart des techniciens n'avaient pas le droit de se déplacer et les permissions de tournage étaient délivrées au compte-gouttes. Un vrai cauchemar ! Et cela continue : en avril, la première mondiale du film devait avoir lieu dans le camp de réfugiés d'Amari, à Ramallah. J'attendais ce moment depuis des mois, mais Israël m'a refusé l'entrée en Palestine sous prétexte que je passais trop de temps là-bas...

Quelle est la part de l'autobiographie ?

Comme Soraya dans le film, je suis moi-même une Palestinienne en exil, je vis en Jordanie. Mais contrairement à Soraya, qui a grandi à New York avec une vision fantasmée de son pays d'origine, je connais la terrible réalité de la Palestine. En ce sens, je suis aussi proche du personnage masculin, Emad. Il n'a pas le droit de quitter la Cisjordanie et ne pense qu'à la fuir. Cela m'intéressait de confronter mes deux moitiés : Soraya, emprisonnée à l'extérieur, et Emad, bouclé de l'intérieur.

Est-ce un acte politique de faire du cinéma en Palestine ?

Faire du cinéma, écrire des poèmes : en Palestine, tout est politique car tout est interdit. Mon film raconte une histoire d'amour que la réalité politique a rendu impossible. Il explore aussi la question de l'identité palestinienne, comme l'a fait Mahmoud Darwich dans ses poèmes. Il y a beaucoup de lui dans *Le Sel de la mer* : les scènes d'aéroport sont un clin d'œil à ses écrits sur la relation des Palestiniens au voyage. L'un de ses vers me semble d'ailleurs résumer l'esprit du film : « La route vers la maison est plus belle que la maison elle-même. » PROPOS RECUEILLIS PAR MATHILDE BLOTTIÈRE